

# **Le travail pour le parti et les idéologies qui lui font obstacle**

*Prospettiva Marxista n. 23*

**“Le ideologie contro il lavoro per il partito”**

Pour les marxistes le lien avec le prolétariat, leur propre classe de référence, est un objectif, un résultat, un plan de travail qui ne peut faire abstraction de la nature du prolétariat comme classe révolutionnaire, ni de l'essence révolutionnaire de la critique marxiste de la société de classe.

Poser le problème du lien entre la théorie marxiste d'une part, l'existence et l'action du prolétariat de l'autre, c'est-à-dire poser le problème du parti, cela signifie poser le problème du rapport entre action du parti, mouvement de classe et perspective révolutionnaire.

Plusieurs fois dans l'histoire les données de ce problème, de ce processus ont connu des distorsions et des déformations. Ces dernières tendent périodiquement à revenir au devant de la scène, à conquérir un espace, même si les formes et les appels diffèrent.

Il faut que les militants marxistes, dans leur travail politique, aient à l'esprit ces déformations parce qu'elles tirent leur lymphe des profondeurs de la société bourgeoise, de ses innombrables ressources économiques et sociales et du bagage idéologique de la classe dominante. Elles peuvent faire impression et entraver efficacement la lutte pour assurer dans la classe exploitée la présence d'une direction théorique.

Historiquement, une des variantes qui a eu le plus de succès pour nier la nécessité d'une direction théorique, d'une avant-garde consciente de la classe exploitée est celle qui pointe dans les énergies spontanées de la classe, dans son cheminement spontané et dans les luttes qu'elle engage spontanément, les conditions suffisantes pour la formation d'un mouvement révolutionnaire, d'un processus historique qui arrive à ébranler dans ses fondements l'ordre capitaliste et à en déterminer le dépassement. L'exigence d'une connaissance adéquate de la société, des ennemis de classe, des tâches de la lutte serait satisfaite par la connaissance empirique nourrie au sein de la classe prolétarienne. C'est par la vie et la lutte que la classe parviendrait à acquérir tout ce qui est nécessaire pour soutenir une lutte longue et difficile contre le capital et affirmer de façon cohérente ses intérêts historiques. Une connaissance théorique adéquate de la société et de ses conflits surgirait toujours du cycle des luttes présentes et suffirait sans qu'il faille la confronter à un système conceptuel mûri par-delà les données contingentes, à une assimilation des acquis théoriques que le marxisme a pu faire pendant des générations de lutte de classe. Le parti, une avant-garde formée et éduquée sur la base de ces acquisitions, serait quelque chose de superflu, sinon de nuisible.

L'exigence théorique pourrait être satisfaite historiquement par les données empiriques immédiates, par la confrontation avec les intérêts, les problèmes, les défis contingents du prolétariat. En fait, la théorie serait exclue de l'horizon

politique dans une telle conception de la lutte prolétarienne. Sans aucun doute la connaissance théorique, la formulation d'une théorie du processus révolutionnaire se fondent sur des données empiriques, sur la réélaboration des expériences, sur l'observation et l'étude des phénomènes sociaux. Mais le bagage théorique du marxisme va bien au-delà de ce que la simple composante de classe qu'une génération spécifique de prolétaires peuvent expérimenter. La force du marxisme réside justement dans sa capacité de relier une phase déterminée du capitalisme, les conditions conflictuelles et les contradictions déterminées d'une société capitaliste à une vaste perspective historique permettant de dégager les nœuds et les liens profonds et réels mais qui échappent à une perception qui s'en tient à la situation présente, à la donnée empirique immédiate. Excluant de la conception de la lutte révolutionnaire du prolétariat l'exigence d'une direction théorique, le rôle de guide dans la lutte, la fonction de reconnaissance des intérêts les plus profonds du prolétariat se trouvent confiés à d'autres éléments : l'instinct de classe, un sens pratique de la lutte, la réponse concrète aux exigences manifestées en toute occasion par le prolétariat. L'instinct de classe, un sens pratique des plus sains dans la conduite de la lutte sont certes des facteurs précieux, mais sans un cadre théorique fort où se situer et auquel faire constamment référence, ils finissent par se révéler inadéquats pour soutenir une bataille en harmonie avec les tâches stratégiques de la lutte révolutionnaire.

Le prolétariat a passé et devra encore passer par une phase de lutte pour s'émanciper des idéologies des classes adverses. Ce passage a souvent pris dans l'histoire la forme d'un refus de la «haute» culture, de son langage, des constructions intellectuelles dans lesquelles les éléments cultivés des classes dominantes ont représenté la société sur la base de leurs propres intérêts. Ce passage a souvent pris la forme d'une orgueilleuse valorisation de l'expérience directe des exploités, de leur savoir bâti sur l'expérience soufferte de leur propre condition. Cette «saine» fonction du refus de la culture des classes ennemies pour revendiquer le donné élémentaire et immédiat du dédain et du refus de l'exploitation et de l'oppression ne peut toutefois devenir un refus de la connaissance théorique, de la nécessité aujourd'hui pour la révolution de se fonder sur la science marxiste. De ce point de vue, la brièveté avec laquelle Marx a changé son jugement sur le socialiste utopiste allemand Wilhelm Weitling permet de saisir le passage du sain refus des théories, des idéologies, des systèmes philosophiques fonctionnels pour la conservation sociale, à une systématisation néfaste du refus des fondements scientifiques de la lutte révolutionnaire. Le passage de l'éloge pour «l'énorme et brillant début littéraire des ouvriers allemands», de la satisfaction pour cette «gigantesque chaussure d'enfant du prolétariat» par opposition à la «petitesse difforme de la chaussure politique éculée de la bourgeoisie allemande» au profit d'une lutte tenace et acharnée contre le sentimentalisme utopique de Weitling n'est pas nécessairement contradictoire. Il y avait là une critique nécessaire, une dénonciation nécessaire d'un manque de développement qui risquait d'être extrêmement dommageable pour le mouvement prolétarien. Face aux défis, aux problèmes, aux tâches d'une situation politique et d'une lutte en évolution, ce qui pouvait être d'abord le comportement simple, spontané, ingénu, mais prometteur d'un enfant en pleine croissance devenait faute de maturation le trébuchement pathétique et inadéquat d'un organisme retardé.

Il n'est pas étonnant que des membres particulièrement avisés de la bourgeoisie aient manifesté plusieurs fois dans l'histoire une sympathie soutenue pour la dérive spontanéiste. Ceux-ci ont une claire perception du danger que s'enracinent dans la classe objectivement révolutionnaire des éléments consciemment révolutionnaires. Ces bourgeois ont montré combien ils savaient qu'en des circonstances déterminées l'appui, la flatterie envers les mouvements spontanés, les humeurs populaires contre la direction théorique présentée comme étrangère à la nature prolétarienne et doctrinairement détournée des besoins concrets des masses laborieuses étaient une carte bien préférable au soutien apporté aux forces ouvertement réactionnaires. La dénonciation par Lénine de l'appui habile fourni par des fractions de la bourgeoisie aux arguments de Kronstadt fait toujours école.

Une autre voie pour arriver à la négation de fait d'une nécessaire direction théorique et scientifique du processus révolutionnaire, niant donc le nécessaire travail de formation du parti révolutionnaire, est celle qui aboutit à un déterminisme non dialectique. Cette déformation, non par hasard, a trouvé son expression historique au sein de la social-démocratie allemande et plus généralement de la IIème Internationale.

Prétendant parfois être dans le plus pur sillage du marxisme ses défenseurs ont représenté le processus historique par lequel le capitalisme produit les conditions de son dépassement comme une sorte de naissance graduelle, irrépessible du socialisme déjà sous le capitalisme. La crise du capitalisme et son dépassement déterminé par ses contradictions intrinsèques sont devenus une issue si bien prévue et si naturelle qu'elle fait disparaître de la perspective politique l'obligation de travailler activement à la révolution, de dégager les tâches que dans une phase historique déterminée les révolutionnaires se doivent de poursuivre afin de s'insérer dans le processus historique comme facteur conscient et capable de contribuer de façon décisive à orienter l'accumulation et la précipitation des tensions capitalistes vers la solution révolutionnaire et communiste.

Eriger en absolu, à forte saveur positiviste, les contradictions intrinsèques du capitalisme, en faire le facteur déterminant pour le passage à la société supérieure devient ainsi le viatique de l'idéologie pour une sorte de laissez faire «révolutionnaire». Si l'on donne du temps au temps le capitalisme fera place à la nouvelle société qui déjà grandit entre ses spires. Tout le reste devient stérile sinon nuisible activisme, volontarisme naïf et pernicieux. On peut aussi assister à une couverture idéologique et pseudoscientifique des pratiques les plus désinvoltes jusqu'à l'opportunisme avec la justification et l'autoabsolution que de toute manière et par la force des choses on aboutirait au socialisme.

Il vaut la peine de citer un passage d'une intervention de Bordiga alors à la tête de la fraction communiste visant à se séparer du Parti socialiste. Il y saisit très efficacement l'essence intime, la profonde et insidieuse fausseté de cette déviation du marxisme.

«La conception marxiste, pessimiste, catastrophique, révolutionnaire disant qu'il serait impossible de sortir pacifiquement du mécanisme de la société actuelle et d'éviter que la contradiction du capitalisme ne conduise à une suprême bataille révolutionnaire entre les classes, cette prévision historique était remplacée par cette autre prévision que le monde capitaliste se serait graduellement, lentement, mais sûrement modifié, acceptant les injections de socialisme que l'on faisait dans ses diverses structures jusqu'à ce qu'il se transforme, peu à peu, sans le besoin de

ce choc suprême, de ce conflit, de cette catastrophe, en société socialiste, en la société fondée sur la socialisation des moyens de production et d'échange» (Storia della Sinistra comunista T.III 1986 ).

Il y a encore au moins une autre déformation des termes du problème du rapport entre parti et mouvement de classe qui a eu une longue histoire et qui peut encore produire des effets dommageables. C'est la conception qui veut qu'en toute phase, abstraction faite des conditions historiques spécifiques, il soit possible de construire et d'étendre ad libitum l'organisation du parti. Si le déterminisme non dialectique prétend effacer tout rôle actif et déterminant de la conscience révolutionnaire et de la connaissance scientifique dans le passage au socialisme (sauf à laisser ensuite le champ libre à d'autres formes d'activité politique objectivement opportunistes), cette exaltation de la volonté comme fondement en fait exclusif des possibilités de construction du parti pose le problème du rapport avec la classe et son mouvement en termes substantiellement d'activité organisée croissante, de croissance organisationnelle qui ne trouverait ses limites en dernière analyse que dans la volonté ou les capacités des militants. Dans cette optique il n'existe plus le problème de déterminer les espaces, les dimensions que l'activité du parti peut connaître de fait dans une phase spécifique. C'est comme si le caractère scientifique du marxisme devenait un élément non plus capable de fournir les critères de compréhension d'une situation historique et donc de détermination des tâches spécifiques, des instruments adéquats et des objectifs corrects, mais une caractéristique mythique pour échapper à la détermination historique. Il va de soi que dans cette déformation le caractère scientifique du marxisme cesse d'être conçu et assimilé effectivement comme tel pour devenir une sorte de scientisme exaltant une activité détachée de tout effort de compréhension des phases historiques et de leurs passages.

En conclusion, ces trois déformations tendent à céder et à se subordonner à la politique bourgeoise, aux idéologies bourgeoises, aux forces sociales visant à la conservation du capitalisme. Le spontanéisme qui réfute la nécessité, avec le parti, de la direction théorique et scientifique du marxisme finit par subordonner le mouvement de classe aux idéologies, à ce qui n'est pas scientifique, à toutes les poussées, les conceptions, les orientations, les courants de pensée qui, n'ayant pas de base scientifique, ne peuvent, au-delà d'une flambée momentanée, revêtir une fonction historique réellement révolutionnaire. Privé de la science, de la théorie marxiste, le mouvement prolétarien ne peut, tôt ou tard, que finir sous la direction directe ou indirecte d'éléments bourgeois, fatalement influencé par les idéologies multiformes dominantes, et se subordonner aux intérêts de la classe dominante. Exalter la spontanéité prolétarienne contre l'exigence de la formation théorique, de la rigoureuse éducation au marxisme, de la constitution et du rôle d'avant-garde du parti, cela signifie aplanir la voie dans cette décision.

Le déterminisme non dialectique et son prétendu caractère scientifique quand il relève le fatal dépassement du capitalisme en raison du cours naturel de ses contradictions conduit à identifier comme éléments de socialisme ce qui est encore pleinement inséré dans le capitalisme et qui porte sa marque. Identifier les développements économiques et sociaux qui effectivement accroissent les présuppositions d'un passage au socialisme, qui peuvent même accélérer le moment de la crise de résistance du système capitaliste, et les prendre pour les

signaux d'un socialisme naissant sans le moment du choc, de la fracture, du bond révolutionnaire, cela conduit à évaluer de façon erronée, sinon à soutenir, des tendances, des processus qui sont bourgeois et qui le resteront sans l'action révolutionnaire du prolétariat et du parti à sa tête.

Un effort de construction et d'extension de l'organisation du parti que l'on prétend détaché des circonstances et des conditions historiques pour se nourrir seulement de volonté et de capacités subjectives ( donc pouvant en théorie s'accroître indéfiniment ) tend à inclure, à ouvrir les portes à l'influence, aux conceptions et aux styles de vie dominants, de la classe dominante. Dans certaines phases les rapports de force entre les classes, la situation sociale ne laissent pas d'espaces illimités à la croissance d'une organisation de parti. Il convient même d'apprécier avec une extrême attention si la recherche d'une dimension organisationnelle d'une certaine nature ne pourrait pas comporter le risque de s'exposer à une massive intrusion d'idéologies et d'influences adverses qui sont dans une phase déterminée particulièrement fortes et soutenues par des conditions objectives particulièrement favorables. Face à ce risque l'adhésion formelle et même sincère aux principes du communisme, la fidélité à des symboles ou le fait de se proclamer continuateurs d'importantes expériences historiques révolutionnaires ne sauraient suffire. L'objectif absolu d'une croissance organisationnelle peut devenir la marque de l'activité de militants d'une parfaite bonne foi mais qui dans les faits véhiculent toujours plus des visions et des idéologies bourgeoises parce que dans cette phase déterminée ce n'est pas autrement que l'on peut continuer à poursuivre indéfiniment la croissance organisationnelle.